

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Dante Alighieri (1265-1321) (Fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 105-109

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# DANTE ALIGHIERI

(1265-1321)

(*Fin*)

Nous avons dit que le principal thème de la psychologie de Dante reposait sur sa conception de l'amour. Nous avons montré que le mysticisme religieux du poète était d'une nature presque essentiellement intellectualiste, et qu'on devrait se garder de le confondre avec le mysticisme provenant de l'élan du cœur, dont la foi est animatrice. Nous avons vu que la philosophie de Dante était, en définitive, celle de son époque. Il nous faut examiner encore, pour réfuter quelques erreurs, un côté de sa théologie, qui comprend une partie dogmatique et une partie éthique.

Une chose certaine, c'est que le poète florentin a tenu toujours à demeurer fidèle à sa philosophie, à son catholicisme. Toutefois, dans son cœur, les passions ne furent jamais muettes ; parfois, elles essayèrent de modifier, d'assouplir ses concepts religieux ; de ces tentatives nous allons déduire cette théologie, en marge de son orthodoxie. Par exemple, Dante est d'une indulgence peu conforme à la rigueur scolastique pour les âmes entraînées au mal par les passions amoureuses ; il admire, jusqu'en enfer, les pécheurs qui ont brillé par leurs talents ou par des vertus purement humaines. Il professe que l'on doit subordonner tout sentiment de l'âme à l'amour de Dieu, mais il a l'air d'oublier qu'un certain oubli de soi, en quoi consiste pourtant l'essence du christianisme, est indispensable pour être véritablement religieux, pour l'être du moins avec la certitude de le demeurer ; car, s'il a presque tout appris du savoir humain, s'il a connu plus que la plupart de ses contemporains ce que la science contenait,

s'il a été le disciple d'Aristote, mitigé de Thomas d'Aquin et de François d'Assise, il était resté un homme d'une violence de passion que n'ont amoindri ni les tristesses de l'exil, ni les déboires de sa vie sentimentale. L'éthique dont on saisit l'esprit dans son œuvre, consiste à faire coexister, avec la foi catholique intégrale qu'il n'abandonne jamais, une théorie où aucun sacrifice du fini à l'infini n'est réclamé de notre nature. Il s'élançe vers Dieu, mais c'est pour chercher sa propre grandeur, la justification de son amour, de son patriotisme, de son rêve politique. Son mysticisme religieux l'aide à purifier ses passions, les lui rend acceptables devant sa conscience catholique ; il ne l'en dégage pas, comme dans la vraie tradition mystique, que nous avons étudiée.

L'effort de l'Eglise avait abouti à une synthèse grandiose de ce que l'humanité avait jamais produit de noble. Par son génie transfigurateur, Dante humanisait le divin, et tirait de cette lyre sublime des harmonies inconnues avant lui.

Sans doute, n'exagérons pas ses conceptions ethico-philosophiques. Elles montrent simplement qu'il fut en premier lieu un artiste, grand par le savoir, le don verbal, l'image et le rythme, grand surtout par ce choc des passions qui brûlaient en lui et produisaient ce feu intérieur, cette vie cachée, en dedans, ce mouvement, sans lesquels tout œuvre n'est qu'un grain de sable dans le simoun saharien, qu'une feuille morte dans le vent pleureur d'automne.

## CONCLUSION

Dante ne fut pas un saint. La sainteté, c'est la vie intérieure profonde, le sacrifice héroïque de nombreuses affections, et aussi de plusieurs façons d'aimer ce que l'on préfère parmi les choses créées ; c'est un élan continu vers Dieu, dont l'image ne vous quitte pas, et dont la loi est votre première et unique préoccupation. Dante ne fut pas un saint ; mais il a dessiné l'Au-delà, avec une vigueur, une précision extraordinaire, avec cette prédilection aussi pour les nombres mystiques, avec cette sorte de géométrie sacrée qu'affectionnaient également les architectes gothiques.

La source des erreurs qui ont cours sur le chantre de la *Vita Nuova* provient de l'extrême complexité de son âme, et aussi d'une sorte d'unité qui règne au centre même de cette complexité. Il ne veut rien perdre de ses multiples tendances, il les unit toutes, il les hiérarchise en lui. C'est parce qu'il est un magnifique exemplaire d'humanité que les sectes les plus diverses, les partis les plus éloignés les uns des autres, ont tenté de se l'approprier. Tantôt, il est apparu aux uns comme un maître ardent de mysticisme religieux, alors que s'il possède les éléments propres de mysticisme en général, il s'en éloigne par des caractères très marqués, tel que son intellectualisme. Tantôt, on l'a dépeint comme un précurseur de la Renaissance, une sorte de « surhomme » à l'orgueil hypertrophié par le cerveau, alors qu'il ne fut qu'un homme, à la vie concentrée et triste, dont il accepta les souffrances et les joies avec une foi chrétienne. Tantôt aussi, on l'a campé devant nous comme un phare de la Réforme et du romantisme, tandis que son catholicisme et son goût de l'ordre en faisaient une colonne du

temple non réformé ; tantôt hérétique, franc-maçon, rose-croix, kabbaliste, il est juste enfin qu'il soit honoré dans sa vraie lumière. Pas un de ses contemporains n'a autant joui, souffert, haï, aimé, que lui ; il est venu à un tournant unique de l'histoire du monde porter sur chaque institution, chaque prince, chaque pontife, un jugement que l'avenir n'a pas toujours ratifié (nous savons ce qui l'aveuglait et lui dictait ses haines) ; il demeure et reste le sublime poète de la volonté et de l'ordre. Ce sont ces deux qualités, indépendamment de son génie poétique, que nous aimons en lui.

Avant la guerre atroce dont nous sortons à peine, il est vrai que l'incertitude, la révolution, l'anarchie morale et intellectuelle, un certain romantisme enfin, nous mettait au cœur une attirance plus ou moins avouée pour une foule de choses fumeuses, pour des nuées dont tout le sang de nos morts « couchés nus et sanglants sur la terre froide » nous a délivrés. Il est vrai que d'aucuns ont pu s'abuser sur Dante et chercher en lui des raisons de justifier leurs attitudes. Il ne l'est plus permis aujourd'hui. Nous avons soif de calme, d'ordre et de stabilité. Nous avons besoin de lumière. Nous ne voulons plus du doute négateur et destructeur dont on a bercé notre indolence, et flatté notre perversité originelle. Nous en avons assez des périodes cadencées et vides de Rousseau, des vers ronflants et creux du père Hugo, des rêves internationalistes ou philosophiques qui se dégagent des accords de *Lohengrin* ou de la *Marche des Dieux*. La volonté, la raison, l'intelligence ne vont-ils pas enfin prendre le pas sur cette sentimentalité dont on a tiré toutes nos naïves ignorances ?

Et Dante, avec son regard d'aigle, son front altier, son frémissent ordonné, son génie équilibré n'est-il pas en fin de compte un des meilleurs guides dont nous puissions nous inspirer ?

Ne nous attachons pas à ses erreurs, à ses inévitables contradictions ; il vaut mieux qu'elles. Il fut un de ces ponts que la Providence se plaît parfois à jeter sur la terre pour relier Dieu et les hommes, la Divinité et l'humanité. Obéissons à l'invitation de Santa-Croce : « *onorate l'Altissimo poeta* ».

Pour nous, dans une pensée de pieuse admiration, nous déposons ces pages sur le socle du mausolée de Ravenne. Catholicisme, patriotisme, intelligence et sentiment trouvent leur part dans cet hommage.

Louis GENTINA.